



Pharamond

Geneviève Obacé

Une histoire de Merlin

Geneviève Obacé

Pharamond

Une histoire de Merlin

© Geneviève Obacé, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1504-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ami lecteur, merci d'avoir ouvert ce livre.

Sois indulgent et patient, tire le fil du merveilleux à travers ces pages.

Il te conduira à moi pas à pas.

*Ce regard échappé de la nuit vint vers moi comme une brise qui après avoir
fait frissonner l'eau se perd dans les ombres du rivage.*

*Ce regard vint à moi comme l'oiseau du soir qui, rapidement,
vole à travers la chambre obscure, et d'une fenêtre ouverte à l'autre s'en va dans
la nuit.*

Rabindranath Tagore, *Le Jardinier d'Amour*, XIX

*Poète, le soir approche ; tes cheveux grisonnent.
Entends-tu pendant tes rêveries solitaires les messages de l'au-delà.*

[...]

*La première étoile du soir disparaît.
L'éclat d'un bûcher funéraire meurt lentement auprès de la rivière silencieuse.
De la cour de la maison déserte, et à la lumière d'une lune pâlie,
on entend les chacals hurler en chœur.
Si quelque voyageur, errant loin de sa demeure, vient ici contempler la nuit et
écouter tête penchée, le chant des ténèbres, qui sera là pour lui chuchoter les
secrets de la vie, si, fermant ma porte, je m'affranchis de toute obligation
mortelle ?*

*Qu'importe que mes cheveux grisonnent.
Je suis toujours aussi jeune ou aussi vieux que le plus jeune et le plus vieux du
village.*

*Les uns ont des sourires simples et doux, d'autres l'œil brillant de malice.
Ceux-ci ont des pleurs qui sourdent à la lumière du jour,
ceux-là des larmes qui se cachent dans les ténèbres.
Tous ils ont besoin de moi, je n'ai pas le temps de méditer sur la vie à venir.
Je suis de l'âge de tous ; qu'importe si mes cheveux grisonnent.*

Rabindranath Tagore, *Le Jardinier d'Amour*, II

PROLOGUE

Il dormait, isolé au sein d'une gigantesque nuée gazeuse, plongé dans une torpeur bienheureuse qui précède l'éveil, légèrement conscient du temps qui passait autrement. Dans cette minuscule conscience, il se ressentait flotter dans un infini de lumières et d'obscurités.

Il devinait le vide intersidéral qui dérivait autour de lui. Les vents solaires lui apportaient comme le bruissement du vent iodé de ses lointains souvenirs, le doux murmure de la rumeur venue du centre lointain de la galaxie, aussi lointain que son premier âge.

Pouvait-on parler de printemps dans l'espace ? Dans son esprit à peine éveillé, ce doux murmure qui s'échappait de l'immensité du vide pour l'atteindre, ressemblait de plus en plus aux vents chargés de pollens, aux vents annonciateurs du renouveau du printemps de sa première et lointaine jeunesse, si lointaine que la nature elle-même l'avait oubliée.

Ici tout était plus grand, plus loin, plus vide, plus silencieux, vertigineux à la folie.

Dans sa prison de gaz, il n'avait pu conserver la partie saine de son esprit au début. Le silence absolu avait permis aux ténèbres de l'envahir. Il les voyait, les sentait, les entendait. Toutes les nuances de la profondeur de l'obscurité lui collaient à la peau pour mieux le pénétrer et entourer chacune des parcelles qui le constituait.

Il avait cédé entièrement à la folie.

Il avait embrassé cette fureur qui disséquait la raison, qui la tassait comme un trou noir dont elle ressortait avec une pression qui atomisait l'esprit humain. Trop de vide, trop de silence, trop de solitude pour lui permettre de s'imposer à la connaissance de l'avant et de l'après qui avait été son don.

Son don et sa malédiction.

Ce don maudit avait été le malheur et la cause de la fatale destinée de ses

proches pensait-il. Ces gens, il les avait chéris, aimés, poussés, portés, craints parfois aussi, honnis, maudits, mais il leur avait toujours souhaité la rédemption. Ou plutôt, il avait appelé de tous ses vœux et avec un amour inconditionnel, pour chacun d'entre eux, la rédemption. À chaque fois, malgré les choix de chacun. Et aujourd'hui aucun d'eux n'était...

Il se souvenait de tous, de ceux d'avant les temps immémoriaux, de ceux des temps immémoriaux et de ceux d'après ces temps immémoriaux. Ces gens existaient encore dans ses souvenirs : tous les détails, tous les traits, chaque fissure du visage, la grâce d'un mouvement, la lourdeur d'un pas, l'affaissement des dos sous les espoirs déçus, toutes les paroles, tous les regards, surtout les regards ; tout était gravé pour l'éternité. Rien ne s'oubliait et sa mémoire augmentait à chaque fois, gonflait, envahissait son présent et sa raison pour attiser la culpabilité, les regrets, le chagrin ; mais de son esprit et de sa mémoire, il ne pouvait échapper. L'isolement avait laissé toute la place au déferlement de ses souvenirs et de nouvelles connaissances qui avaient engloutis sa raison.

Alors il avait fini par bouillonner, exploser et puis sombrer. Il avait hurlé de silence, tambouriné le vide. Sa prison flottait sans choix dans le fluide, des jours, des années, des siècles, des millénaires avant que cette connaissance maudite de l'avant et de l'après, cette connaissance de l'infini, sans débuts ni fins, ne s'ordonne et ne se raisonne dans son esprit.

Aucun homme ne devrait subir ce don.

Mais il n'avait jamais été tout à fait un homme.

Et petit à petit, très lentement, la connaissance s'était finalement ordonnée et son esprit raisonné, comme la marée descendante qui laisse progressivement apparaître les rochers. Les rochers étaient pour lui les silences. Ces silences lui avaient permis d'entendre son chant lointain que la fureur de la folie et la culpabilité avait couvert. Jamais elle ne l'avait abandonnée.

Il pleura longtemps lorsqu'il le comprit.

Elle l'aimait avec éternité, des jours, des années, des siècles, des millénaires durant, attendant la fin de sa folie, sans jamais douter que sa raison ne revienne un jour.

Ce chant sans fin calma ses angoisses comme la raison avait fini par s'imposer à sa folie. Il put alors entrer paisiblement dans un cycle d'attente et plonger dans

un sommeil profond et reposant de contemplation que la rumeur commençait tout juste à percer ; comme le tambourinement léger d'une brume de printemps, accompagné inlassablement du chant qui n'avait jamais cessé.

1e Partie – Brumes

Au matin je jetai mon filet dans la mer.

*J'arrachai du sombre abîme d'étranges merveilles : les unes brillaient comme
un sourire, d'autres scintillaient comme des larmes
et d'autres étaient rougissantes comme les joues d'une jeune épousée.*

Rabindranath Tagore, *Le Jardinier d'Amour*, III